

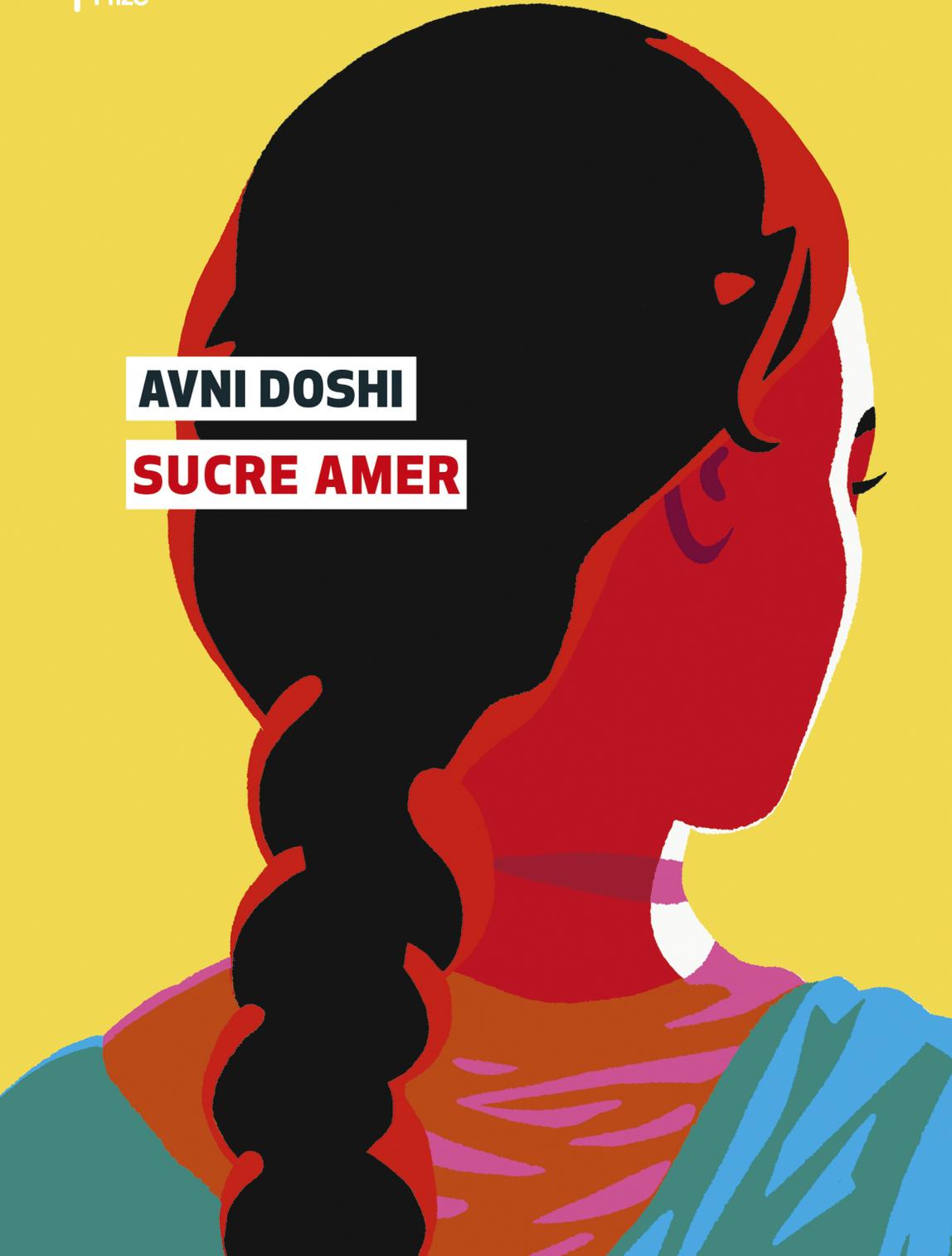
Shortlisted

The
2020
Booker
Prize



AVNI DOSHI

SUCRE AMER



LE LIVRE

À la cinquantaine, la mère d'Antara déclenche les premiers symptômes de la maladie d'Alzheimer. Tout le monde attend que sa fille unique prenne soin d'elle. Mais la jeune femme renâcle. Car plus le passé déserte l'esprit de sa mère, plus le sien en est envahi. Ma ne l'a ni élevée, ni aimée, ni respectée. Quand Antara avait quatre ans, Ma s'est entichée d'un gourou, a fait fuir son père, l'a entraînée dans la secte d'Osho puis abandonnée aux tortures d'un pensionnat catholique... Avec les souvenirs cruels, la colère longtemps refoulée déferle jusqu'à lui faire rêver d'euthanasie. À l'heure où elle s'apprête à devenir mère à son tour, Antara en vient à redouter le mimétisme. Ses dessins bizarres, obsessionnels, et ses installations auraient pu lui apporter la paix, si seulement Ma ne s'était pas employée à saboter sa vocation d'artiste.

Avec ce premier roman finaliste du Booker Prize, Avni Doshi dissèque les sentiments et les ressentiments d'un amour mère-fille impossible, et brandit à la société indienne, patriarcale et fataliste, un miroir impitoyable.

L'AUTEURE

Avni Doshi est née dans le New Jersey en 1982. Conservatrice et critique d'art, elle se spécialise dans l'art contemporain de l'Asie du Sud. Elle a reçu le prix Tibor Jones pour l'Asie du Sud et une bourse Charles Pick Fellowship à l'université d'East Anglia. Traduit dans 22 pays, *Sucre amer* a été finaliste du Booker Prize 2020. Avni Doshi vit à Dubaï avec sa famille.

LA TRADUCTRICE

Fascinée par le réalisme magique de l'anglo-indien, Simone Manceau a traduit Shashi Deshpande, Amit Chaudhuri ou encore Neel Mukherjee. Particulièrement touchée par l'écriture d'Avni Doshi, sa pudeur et sa révolte, elle ne pouvait que succomber au plaisir de porter ce texte en français.

Sucre amer

Avni Doshi

Sucre amer

Traduit de l'anglais (Inde)
par Simone Manceau



116, rue du Bac, Paris 7^e

© 2022, éditions Globe, Paris, pour l'édition française

© 2020 Avni Doshi

Titre de l'édition originale :

Burnt Sugar

(Penguin Books, Londres)

Illustration de couverture : © Gabriel Gay

Dépôt légal : janvier 2022

ISBN : 978-2-38361-087-8

Pour Nishi, Naren et Pushpa le brave

*Ma, ami tumar kachchey aamar
poriso diti diti biakul oya dzai*

Mère, je suis tellement lasse
Lasse de devoir sans cesse
Me présenter à toi.

Rehna Sultana, « Mother »

Je mentirais si je disais que les malheurs de ma mère ne m'ont jamais procuré aucun plaisir.

J'ai eu l'honneur d'être moi-même sa victime désignée, quand j'étais enfant, et nombre des humiliations qu'elle subit par la suite me sont toujours apparues comme une expiation qui lui était infligée, mais aussi un juste rééquilibrage des choses où la logique de cause à effet reprenait sens.

Aujourd'hui toutefois, j'ai du mal à faire les comptes, entre nous.

La raison n'est pas difficile à comprendre : ma mère perd la mémoire, et contre ça je ne peux rien. Je ne dispose d'aucun moyen pour la forcer à se souvenir de ce qu'elle fit autrefois, ni la forcer à reconnaître ce dont elle s'est rendue coupable. Parfois il m'arrivait d'évoquer mine de rien – à table, disons – certains exemples de sa cruauté, ne serait-ce que pour le plaisir de voir son visage se renfrogner, ou ses sourcils se froncer. Aujourd'hui, il est rare qu'elle se souvienne de ce dont je parle ; elle se cache en permanence derrière un regard absent, et affiche son sempiternel sourire. Si une tierce personne assiste à la scène, il (ou elle) posera sa main sur la mienne et me soufflera : « Arrête ça. Tu vois bien qu'elle a perdu la mémoire, la pauvre. »

Cette compassion qu'elle suscite chez les autres ferait facilement remonter en moi les pires rancœurs.

Je m'étais doutée de quelque chose il y a un an, quand, la nuit, elle avait commencé à déambuler dans son appartement. Paniquée, sa servante Kashta s'était résolue à m'appeler :

– Ta mère farfouille dans toute la maison, elle cherche des alèzes en plastique. Au cas où toi, tu ferais pipi au lit.

J'éloignai le téléphone de mon oreille, et tâtonnai ma table de chevet à la recherche de mes lunettes. À mes côtés, mon époux dormait, tandis que les néons de la nuit dansaient sur ses boules Quies.

– Elle était sûrement en train de rêver, avais-je proposé.

Kashta sembla peu convaincue :

– Je ne savais pas que tu faisais pipi au lit...

Je raccrochai mais, des heures durant, je fus incapable de dormir. Jusqu'au fin fond de sa folie, ma mère avait trouvé le moyen de m'humilier.

Un jour, la fille qui venait passer le balai chez elle sonna à la porte, mais Ma ne se souvenait plus de qui c'était. Ce ne fut pas le seul incident. Une autre fois, elle oublia comment payer sa facture d'électricité, ou encore comment retrouver sa voiture dans le parking de son immeuble. Ça c'était il y a six mois.

Parfois je pense que c'est bientôt la fin, surtout quand je la vois se ratatiner comme un vieux légume. Ou qui a du mal à trouver ses mots, ou à contrôler sa vessie, et bientôt pourquoi pas à respirer ? La dégénérescence de l'être humain se fait par paliers, mais elle est sûrement irréversible.

Mon mari, Dilip, pense qu'il faudrait, de temps en temps, l'aider à stimuler sa mémoire. Du coup, quand je me souviens de certains faits de son passé, je les note sur des bouts de papier que je place chez elle, çà et là. Parfois, quand elle en trouve un, elle m'appelle, mode hilare :

– Difficile de croire que tu sois ma fille, avec une écriture aussi épouvantable !

Le jour où elle se trouva incapable de dire le nom de la rue où elle habitait depuis vingt ans, Ma m'appela : elle voulait me prévenir qu'elle venait de s'offrir un pack de rasoirs et que, si sa situation continuait à se détériorer, elle n'hésiterait pas à s'en servir. Là-dessus, elle se mit à pleurer. Dans mon téléphone, j'entendais les klaxons et les cris de sa rue. Les bruits de Pune. Ensuite elle fut prise d'une quinte de toux qui chassa de sa tête ce qu'elle essayait de me raconter. Moi, j'étais littéralement intoxiquée par les gaz recrachés par son rickshaw, asphyxiée par les volutes de fumée qui se dégageaient là-bas, comme si j'avais été à côté d'elle. Sur le moment, j'eus mal pour elle. Quelle souffrance ce doit être de réaliser qu'on est en train de s'effondrer, et que le monde vous échappe ! Par ailleurs, je savais qu'elle mentait. Que jamais ma mère n'aurait dépensé de l'argent pour se payer un pack de six rasoirs, alors qu'un seul suffirait. C'était bien elle, cette façon de faire étalage de ses émotions devant tout le monde ! Je décidai que la seule façon de gérer la situation, c'était de trouver un compromis : je lui ordonnai de cesser de dramatiser, notai l'incident dans un coin de ma tête, et me promis de récupérer ces fameux rasoirs pour m'en débarrasser dans les meilleurs délais.

J'ai noté pas mal de choses, au sujet de ma mère : je sais exactement l'heure à laquelle elle s'endort le soir, celle où ses lunettes dérapent sur l'arête luisante de son nez, ou le nombre de feuilletés de chez Mazorin qu'elle est capable de descendre au petit déjeuner. Aucun de ces détails ne m'a échappé. Je sais où se cachent les responsabilités, et comment on a cherché à arrondir les angles, dans toute cette histoire.

Parfois, quand je lui rends visite, elle me demande de téléphoner à des amies qui sont mortes depuis longtemps.

Ma mère était le genre de femme capable de mémoriser une recette après l'avoir lue une seule fois. Capable aussi de se souvenir des mélanges de thés concoctés chez les autres. Du temps où elle

cuisinait, elle savait mixer ses épices en massala sans même vérifier les étiquettes des pots.

Ma se souvenait des moindres détails de la célébration de l'Aïd el-Kébir tel que le pratiquaient nos voisins memons, leur façon d'égorger les chèvres sur la terrasse au-dessus de l'appartement de ses parents, qui suscitait l'horreur de leur propriétaire, de religion jaïne, lui. De même elle ne se lassait jamais de raconter comment, un jour, le tailleur musulman aux cheveux crépus lui avait flanqué entre les mains une bassine rouillée, et l'avait forcée à recueillir le sang de la bête. Comme elle se délectait à m'en décrire le goût métallique, et sa façon de lécher ce rouge dégoulinant sur ses doigts.

« Première fois que j'ai mangé non végétarien ! » commentait-elle. Nous étions assises au bord de l'eau à Alandi. Des pèlerins se baignaient, d'autres dispersaient des cendres. C'est à peine si la rivière écoulait sa gangrène de traînées boueuses. Ce jour-là, Ma avait décidé de s'éloigner de chez nous, de ma grand-mère, et des discussions à propos de mon père. C'était une des périodes « entre deux », suivant notre départ de l'ashram, et avant qu'ils ne m'expédient en pension. C'était aussi pendant une sorte de trêve entre ma mère et moi, à un moment où je voulais croire que le pire était derrière nous. Elle ne m'avait pas dit où nous allions, et dans l'obscurité je n'avais pas pu lire l'écriteau à l'avant du bus dans lequel nous étions montées. J'avais bien sûr l'estomac qui grondait, craignant qu'elle ne nous ait encore concocté une de ces disparitions dont elle avait coutume. Mais on se contenta de passer la nuit près de la rivière, là où le car nous avait débarquées ; et au petit matin la lumière vint mirer ses arcs-en-ciel dans les flaques d'essence à la surface de l'eau. Une fois la chaleur du jour revenue, on rentra à la maison pour trouver Nani et Nana fous d'inquiétude, mais Ma leur expliqua qu'on ne s'était pas éloignées de chez eux, et eux la crurent parce que ça leur convenait, même si son histoire était improbable puisque l'immeuble qu'habitaient mes grands-parents se trouvait dans un quartier sûrement pas assez vaste pour s'égarer.

Ma raconta tout ça avec moult sourires car elle, pour mentir, elle savait mentir.

Ça m'impressionnait, cette façon qu'elle avait de mentir. Je me souviens d'un temps où j'essayais de faire comme elle, d'imiter cette capacité qu'elle avait. Mes grands-parents avaient interrogé le gardien, mais il fut incapable de confirmer, vu qu'il passait le plus clair de son temps à roupiller. Et c'est ainsi qu'une fois de plus on se retrouva coincés dans une situation sans issue, chacun campant sur ses contre-vérités, tous persuadés que l'intérêt personnel finirait par l'emporter. Quand on m'interrogea par la suite, je répétais mot pour mot les propos de ma mère. Je n'avais pas encore appris à pratiquer la dissidence. J'étais encore docile comme un chien.

Parfois je parle de Ma au passé bien qu'elle soit toujours vivante. Ça lui ferait de la peine, si elle pouvait encore se souvenir du passé. Pour l'heure, sa personne préférée, c'est Dilip. Le gendre idéal. Quand ils sont ensemble, pas le moindre nuage qui vienne alourdir l'air qu'ils respirent. Lui n'a pas de souvenirs d'elle telle qu'elle fut, l'accepte telle qu'elle est, est ravi de lui répéter comment il s'appelle à mesure qu'elle oublie son nom.

J'aimerais bien réagir comme ça moi aussi, mais la mère dont je me souviens ne cesse de surgir devant moi et de manière intempestive, comme une poupée détraquée dont les piles sont presque à plat. La poupée a perdu son âme, et le charme est rompu. L'enfant ne sait plus où est le réel et où est la vérité. Peut-être ne l'a-t-elle jamais su d'ailleurs. Et l'enfant pleure.

Je voudrais qu'en Inde aussi l'euthanasie soit autorisée par la loi, comme aux Pays-Bas. Pas uniquement au nom de la dignité du patient, mais au nom de toutes les personnes concernées.

Ainsi je pourrais être triste, et pas en colère.

Parfois il m'arrive de pleurer quand je me retrouve seule. Comme si j'étais déjà en deuil, mais qu'il était trop tôt pour brûler le corps.

Au mur du cabinet médical, l'horloge attire mon attention. L'aiguille des heures reste collée au 1. Celle des minutes hésite entre le 8 et le 9. Même configuration immobile depuis une demi-heure. Triste vestige d'une époque révolue, histoire d'une horloge qui tomba en panne et ne fut jamais remplacée.

Le plus diabolique, c'est l'aiguille des minutes qui, telle la grande faucheuse, est la seule partie du mécanisme à continuer d'avancer. Pas seulement vers l'avant mais vers l'arrière aussi, puis d'arrière en avant, puis par intermittence.

Et mon estomac qui ne cesse de gronder.

Un lourd soupir monte des aiguilles, elles attendent que celle des secondes s'arrête ; or celle-là se contente de faire la morte avant de redémarrer à son rythme. Je décide de ne plus la regarder, mais dans la salle d'attente son tic-tac résonne en écho.

Je regarde ma mère. Assoupie dans son fauteuil.

Le son de l'horloge parcourt mon corps, s'attaque à mon rythme cardiaque. Ce n'est pas un tic-tac. Ce serait un pouls, ou un souffle, ou un mot. Ce serait omniprésent. Une résonance biologique que je pourrais intérioriser, ou ignorer si je veux. Là ce serait plutôt un tic-tic-tic, puis un long silence, puis un toc-tic-toc.

La bouche de Ma pendouille, informe. Un vrai sac en papier.

Par la vitre martelée j'aperçois un groupe de paysans agglutinés autour d'un bureau minuscule, ils écoutent la retransmission d'un match international, et se régalent des envolées du commentateur. À nouveau le tic-tac qui se détraque.

Dans le cabinet du médecin, nous sommes face à une autre sorte d'horloge. Celle qu'il dessine sur une feuille blanche, sans indiquer les chiffres.

– Vous me remplissez ça, Mrs Lamba ? demande-t-il à ma mère.

Elle lui prend son stylo et se met à la tâche. Quand elle arrive à quinze, il l'interrompt :

– Et pouvez-vous me dire quel jour on est, aujourd'hui ?

Ma mère me regarde, puis regarde le docteur. En guise de réponse elle hausse les épaules, une plus que l'autre, une qui dit « j'sais pas », l'autre qui dit « j'men fous ». Tous ces signes de sa dégradation physique me répugnent. Je regarde le mur couleur crème. Les encadrements exhibant les diplômes du médecin sont accrochés de travers.

– Et en quelle année nous sommes ?

Lentement, ma mère hoche la tête.

– On dit le siècle d'abord, et l'année après, rappelle-t-il.

Elle ouvre la bouche, mais ses lèvres se courbent en forme de poisson.

Elle se lance : « Dix-neuf cent... », puis son regard se perd au loin.

Le médecin incline la tête :

– Vous voulez dire deux mille, c'est ça ?

Elle acquiesce et lui sourit comme si elle était fière d'avoir trouvé la réponse. Le médecin et moi échangeons un regard, sans commentaire.

Il poursuit, m'explique que dans certains cas ils procèdent à des ponctions lombaires, mais qu'il n'a pas encore décidé si Ma fait partie de cette catégorie-là. Pour l'heure, il a fait des scanners, et des prélèvements de sang, des vérifications de la fonctionnalité des glandes, et pose le cliché de son cerveau sur une vitre lumineuse. Là, il procède à l'analyse des nuances et des variations, recherche les trous noirs :

– Elle a un cerveau de première jeunesse, insiste-t-il. Et qui fonctionne comme il se doit.

Je demande ce qu'un cerveau est censé faire. Activer les neurones et réagir aux courants électriques ?

Il fronce les sourcils, plisse les yeux, mais il ne me répond pas. Les muscles de sa mâchoire lui donnent une tête carrée, style occlusion dentaire. J'insiste :

– N'empêche que ma mère perd la mémoire.

– Oui, c’est vrai, admet-il, et là, pour la première fois j’entends qu’il a un cheveu sur la langue.

Le médecin trace un autre dessin sur un autre bout de papier, genre nuage floconneux, censé représenter le cerveau. Son stylo quitte la page sans avoir fermé la courbe, au risque de laisser passer des fuites.

– Il faut s’attendre à un déclin cognitif, lequel se manifestera par une perte de mémoire, et pourra être suivi de changements de comportement. Ce ne sera pas très différent de ce que nous avons constaté. Et que vous-même avez déjà remarqué, reconnaît-il. Mais il est difficile de dire ce dont votre mère elle-même se rend compte.

À coups de crayon, il hachure les zones où la fonction synaptique décline, et celles où les neurones se meurent. Son joli petit nuage commence à être bien encombré. Du coup la possibilité de fuites semble une bénédiction, pour laisser passer un peu d’air. Le néocortex, le système limbique et les régions sous-corticales sont tracés à grands traits. Je m’abstiens de tout commentaire.

L’hippocampe, c’est la banque de données de notre mémoire, et dans cette maladie peu à peu ses coffres se vident. La mémoire à long terme cesse de se constituer, celle à court terme tend à disparaître dans l’éther. Le présent se fragilise, et peut en un clin d’œil sembler n’avoir jamais existé. Plus l’hippocampe s’affaiblit, plus l’espace se défait, voire se déforme.

– A-t-elle été autrefois, et à votre connaissance, victime d’une blessure grave à la tête ? A-t-elle été exposée, de façon prolongée, à des substances toxiques ? À des métaux lourds, par exemple ? Y a-t-il dans votre famille d’autres cas de perte de mémoire ? Ou d’immunité ? Je suis désolé, mais je vais devoir aussi vous poser quelques questions sur le VIH et le sida.

De sa bouche, les questions déferlent avant que j’aie le temps d’y répondre ; quoi que je dise, il est évident que mes réponses n’ont aucune importance. Malgré son empressement, rien ne changera à

ce qui pourrait être énoncé dans ce bureau, de même que l'histoire de Ma n'aura aucune incidence sur un diagnostic déjà établi.

Dans l'une des courbes du nuage, il dessine un astérisque. À côté, il inscrit : « Dépôt amyloïde ». Ce sont des plaques, des formations de protéines qui apparaissent en général dans le cerveau des patients atteints de la maladie d'Alzheimer. Je demande :

– Vous en avez vu, sur le scanner ?

– Non, dit-il. Du moins pas encore. Mais votre mère perd la mémoire...

Quand je lui dis que je ne comprends pas comment c'est possible, pour toute réponse il dresse une liste des médicaments sur le marché. Le Donépézil serait le plus utilisé. Il l'entoure trois fois.

– Et quels sont les effets secondaires ?

– Hypertension artérielle, maux de tête, problèmes de digestion et dépression.

Il lève les yeux vers le plafond, fronce les sourcils, essaie de retrouver d'autres noms. D'après son dessin, la plaque amyloïde n'est pas trop inquiétante. C'est presque fascinant, cet enchevêtrement de fils. J'en fais la remarque à voix haute, et aussitôt le regrette.

– Est-ce qu'elle sait tricoter ? demande-t-il.

– Non. Elle déteste tout ce qui est lié au quotidien. Sauf cuisiner. C'est une merveilleuse cuisinière.

– Sauf que ça, ça ne l'aidera en rien. Comme chacun sait, les recettes sont difficiles à retenir. Tricoter fait appel à la mémoire musculaire, et peut contourner certaines parties du cerveau.

Je hausse les épaules :

– On pourrait essayer. Mais je suis sûre qu'elle va détester.

– Chez elle, aujourd'hui, plus rien n'est certain. Demain, elle pourrait aussi bien être quelqu'un de complètement différent.

Quand il nous raccompagne, il me demande si nous sommes apparentées au Dr Vinay Lamba, chef de service dans un grand hôpital de Bombay. Quand je lui dis que non, il a l'air déçu, voire

triste pour nous. Je me demande si inventer une parenté aurait pu être utile.

– Votre mère vit seule ou avec quelqu’un ? Un mari ? Un fils ? demande-t-il.

– Non, dis-je. Elle vit seule. En ce moment.

– Arrête de te ronger les ongles ! dit Ma sur la route du retour. Je repose ma main droite à plat sur le volant, l’empêche de se crispier. Mais presque automatiquement ma main gauche prend le chemin de ma bouche.

– Je ne me ronge pas les ongles, c’est juste la cuticule.

Ma réplique qu’elle ne voit pas la différence, que c’est honteux de se mettre les doigts dans cet état, alors que je sais tellement bien me servir de mes mains. Je garde mon calme, ce qui ne l’empêche pas de poursuivre ses commentaires pendant le reste du trajet. J’écoute moins ce qu’elle dit que la façon dont elle le dit, le rythme et les hésitations de sa voix quand elle a du mal à s’exprimer, qu’elle se trompe de mot, ou qu’elle m’engueule afin de masquer ses incertitudes. Après quoi elle s’excuse, déclare que je n’ai à m’en prendre qu’à moi-même, et me remercie. Là-dessus elle soupire, puis se masse les tempes. Sur le côté de la bouche, les lèvres s’affaissent là où deux dents lui manquent, comme si elle venait d’avalier un truc amer.

Je demande à ma mère à qui elle parle, mais elle ne répond pas. Je jette un coup d’œil vers la banquette arrière, on ne sait jamais.

Chez elle, nous buvons du thé accompagné de biscuits digestifs, parce que ce sont ses préférés, et que Ma a eu une journée difficile. Je demande à Kashta de préparer une infusion de miel et gingembre pour ma gorge – qui m’inquiète. Pendant que je donne ces instructions, d’abord ma mère ne dit rien, puis elle intervient :

– N’oublie pas le curcuma frais ! Juste un p’tit bout, le prépuce d’un bout’chou.

Et pour montrer l'exacte quantité, elle pince pouce contre majeur. Après quoi son regard se perd au fond de sa tasse, dessine une ellipse au firmament.

– C'est quoi, Ma, cette histoire de prépuce ? demandé-je en partageant le biscuit.

– Quoi, ça te dérange, le prépuce ? Qu'est-ce que tu peux être coincée, alors !

Elle n'est jamais à court de mots quand il s'agit de m'insulter.

Dans son appartement règne un désordre tranquille. Je réunis trois salières en une. Sur la table carrée de la salle à manger s'empilent des journaux jamais lus. Ma insiste pour que personne n'y touche, assure qu'elle va bientôt les feuilleter.

Je vide sur un *thali* un petit paquet de haricots mungo rapportés du marché, et me mets à les écosser. Kashta tente de me soustraire le plateau, mais je la repousse. J'ai décidé de faire des tas selon la nuance : vert militaire, vert taupe, ou beige. Ma mère regarde mes minuscules tas, secoue la tête. Je fais craquer mes doigts, poursuis ma tâche. Je sais qu'une fois dans la cocotte on ne verra plus la différence, mais puisque j'ai commencé je ne peux plus m'arrêter. Je ne vois plus que leurs différences, je dois les mettre là où ils sont censés être, les coder, les entourer de leurs congénères.

Ma s'est assoupie sur le canapé où, l'espace d'un instant, je n'ai aucun mal à imaginer à quoi elle ressemblera le jour de sa mort, quand son visage lâchera, et que l'oxygène n'atteindra plus ses poumons. Autour d'elle, je vois tous ces objets, ces papiers, ces cadres montrant des visages qu'elle n'a pas revus depuis des années. Au milieu, son corps semble sans vie, isolé, et je me demande en quoi cette mise en scène l'aide à faire circuler quelque chose de vital, et si le fait d'avoir un auditoire force le sang à circuler. C'est facile de se laisser aller quand personne ne regarde.

Ma chambre d'autrefois n'a rien à voir avec le reste de l'appartement, c'est comme une greffe sur une peau étrangère. J'y retrouve l'ordre et la symétrie que j'ai laissés en partant, et qu'elle n'a pas

réussi à effacer. Sur le mur, dans des cadres identiques, se trouvent des croquis noir et blanc de visages que j'ai suspendus à cinq centimètres les uns des autres. Le lit est impeccable, je passe la main sur les draps pour les lisser, effacer les faux plis du fer à repasser.

*

Depuis les dernières élections, Ma engueule la télé chaque fois que le nouveau Premier ministre apparaît. Telle une divinité hindoue, il arbore sa *kurta* couleur safran, stylisée d'un plissage fripé, toujours au même endroit. C'est à cause de celui-là, dit-elle, qu'elle n'a jamais connu le véritable amour.

Je me réveille dans le noir. Clignotements de mon portable : une douzaine d'appels manqués en provenance de Dilip. Depuis le salon, réverbérations de lumières. Ma doit être en train de regarder des bouches agitées mais muettes sur sa télé.

Le ciel est encore sombre, mais à quinze kilomètres de là le complexe industriel nous gratifie de lumière rose, prélude à l'aube. Quand je vais voir, Ma n'est pas sur son canapé, mais derrière le voilage, corps collé à la vitre. Les rideaux de style Paisley, cachemire gris et blanc, l'ensevelissent en partie, lui plaquant des ombres sur le corps. À travers le coton, je vois sa tache de naissance, cet ovale qui lui barre l'omoplate, cet œil-de-bœuf en plein dos. Elle a la poitrine immobile. Est-ce qu'elle respire ?

Elle est nue, recule et cherche son reflet dans la vitre. Elle voit le mien qui apparaît à côté du sien, recule à nouveau, puis avance comme pour chercher à nous comparer. Souvent les contraires se ressemblent.

Je touche le coude de Ma, elle sursaute. Ensuite elle désigne l'écran de télévision, avec ce type à qui elle vient de clouer le bec à coups de télécommande.

– Tous complices ! souffle-t-elle.

– Ma... ?

J'essaie de la calmer, de l'écarter de la vitre, mais elle résiste, l'air égaré. Je ne suis pas sûre qu'elle m'ait reconnue. Très vite elle se reprend, mais son seul regard suffit à me couper le souffle : l'espace d'un instant, elle n'a pas su qui j'étais. Sans doute à ce moment-là n'étais-je personne.

Je parviens à la ramener vers son lit, appelle le médecin. Il répond d'une voix bourrue. Veut savoir comment j'ai dégoté son numéro. Notre échange est tendu, j'ai dû franchir une ligne. Sa femme doit être à côté, et j'ai dû la déranger dans son sommeil. J'imagine ce qu'ils portent au lit, entortillés dans leurs pyjamas. Et je sens quelque chose d'humide, entre mes jambes. J'explique :

- Pendant un instant, ma mère ne m'a pas reconnue...
- Ça peut arriver. Il va falloir vous accoutumer à l'évolution de la maladie.

Lui a la bouche pâteuse, une voix qui trahit son agacement, et moi la sensation d'échouer à un examen.

Je passe la journée à tourner et retourner ces idées dans ma tête. La connaissance scientifique n'a jamais été mon fort, mais je suis prête à ingérer les pires jargons.

Sur Internet je cherche la composition chimique du médicament que prend ma mère, et découvre une série d'hexagones élégants auxquels est accrochée une molécule de chlorure d'hydrogène qui lui pend comme une queue. Je déniche des études appliquées aux animaux, des graphiques de cerveaux de rats témoignant de leur activité. Les petits comprimés qu'avale ma mère visent à inhiber la cholinestérase, enzyme qui s'attaque à l'acétylcholine, un neurotransmetteur. Le but est de mettre en évidence les symptômes qui témoignent de la progression de la maladie.

Trop d'acétylcholine dans le corps peut être toxique.

L'acétylcholine se trouve dans les pesticides ainsi que dans les agents chimiques, communément appelés gaz neurotoxiques.

À faible dose, tout ça peut se révéler une panacée. À dose élevée, par contre, ça peut s'avérer fatal.

J'ouvre une autre fenêtre. L'*Helicobacter pylori* provoque des ulcères d'estomac et des cancers, s'il se multiplie de manière incontrôlée ; mais chez les enfants, s'il est complètement absent, le risque d'asthme augmente.

Je voudrais tant que la modération s'avère reconfortante.

La liste des effets secondaires est plus longue que celle suggérée par le médecin. J'ai envie de le rappeler mais n'ose pas. Je n'aime pas cette tension dans la relation qui s'est établie entre nous. D'ailleurs, peut-on parler de relation ? Je m'efforce de ne pas m'appesantir sur le sujet.

Je tombe sur des forums prônant l'abandon du Donépézil et qui, entre autres griefs, citent son inefficacité. L'huile de krill est vivement recommandée, pour tout ce qui concerne le cerveau. Il y a quelque chose de totalisant dans la composition de ce minuscule crustacé, capable de se déplacer sur des pattes à peine plus épaisses que des filaments. Le krill est plus efficace que le poisson, et je trouve un diagramme expliquant pourquoi : le cerveau préfère la forme phospholipidique qu'offre l'huile de krill.

Sur un bloc-notes, je copie les structures et les formules chimiques de cette fameuse huile, mais mes dessins ont peine à reproduire les originaux ; ils ressemblent plus à des krills qu'à des molécules. L'exosquelette est un ester éthylique délicat, avec trois gros acides constituant ses pauvres membres. Tandis que je m'obstine à acheter cette huile sur le Net, je reçois une notification : « Notre société n'est pas responsable des retards dus aux douanes indiennes. »

Il m'est aussi rappelé que cette huile est photosensible, et risque de se détériorer à température élevée.

Mon mari, Dilip, a grandi en Amérique, et il brise à deux mains le pain qu'on nomme ici *roti*. Je l'ai rencontré il y a à peu près deux ans, alors qu'il venait d'accepter un job à Pune. Pour lui, ce changement était perçu comme un recul dans l'échelle sociale, mais de cela il ne souffla pas un mot le jour où il entreprit d'entamer une conversation avec moi à la German Bakery, sur North Main Road. Je ne m'attendais pas à rencontrer qui que ce soit là-bas en ce dimanche matin, car personne ne fréquente ce café depuis l'explosion d'une bombe en 2010.

J'étais installée sur une chaise en plastique rouge avec mon portable devant moi, quand lui se glissa dans la place voisine. Et sourit. Il avait des dents blanches comme des touches de piano. Là il me demanda si je connaissais le mot de passe du wi-fi, et aussi s'il pouvait m'offrir un café. Je lui répondis que j'évitais le café. Que ça me rendait nerveuse, et parfois me donnait des gaz. Il voulut savoir sur quoi je travaillais et, bien qu'il ne fût pas question de lui parler de mes dessins, j'étais persuadée qu'une artiste n'a rien à craindre de partager ses secrets avec un inconnu.

Il respirait fort en m'écoutant, penché en avant. Sa chaise en plastique rouge pliait sous son poids, et il gardait son genou replié en dessous. Après nous être longuement regardés droit dans les yeux, il me demanda si je voulais manger avec lui ce week-end-là.

Je m'étonnai du mot « manger », avant de comprendre qu'il parlait de dîner. (Depuis, j'ai intégré pas mal de ses expressions.)

Après quoi il me demanda si je connaissais un des restaurants dans l'allée qui mène à l'ashram.

– Oui, j'ai passé une partie de mon enfance dans cet ashram. Je connais bien ce quartier.

La soirée fut agréable. On prit un plat pour deux. Des spaghettis disposés en forme de petits nids. Des feuilles de basilic autour, et au centre des tomates cerises rouges et jaunes braisées, comme des œufs juste éclos. Dans la cour inondée de lumière, les banians majestueux projetaient l'ombre de leurs branches, tandis que le visage des clients demeurait dans l'ombre. Notre table était à l'écart : une table parfaite pour des amants, qui auraient pu s'envoyer des textos comportant un seul caractère – un chiffre pour dire l'heure, par exemple –, le lieu restant toujours le même.

J'en fis la remarque à haute voix et sans me gêner, ce qu'il trouva drôle, créatif même, et là-dessus il me demanda si j'aimais inventer des histoires.

– Communiquer le plus efficacement possible, c'est ça qui m'intéresse, lui répondis-je.

J'avais envie de lui demander s'il essayait de me draguer. En général je couchais avec d'anciens copains ou des types rencontrés chez des amis, avec qui je gardais une relation ami-amant. Mais jamais je n'avais partagé un plat à deux, et l'addition encore moins.

Dilip raconte l'histoire différemment. À moins que ce soit à cause de sa voix, et cette façon qu'il a d'arrondir les voyelles et de traîner sur ses mots. Quand il décrit son ressenti de la première fois, il dit que j'avais l'air d'une artiste bohème dans ma blouse couverte de peinture. Ça, c'est du fabriqué : jamais je ne porte mes vêtements de travail hors de mon atelier. D'ailleurs, je ne suis pas peintre.

Dilip a tendance à exagérer. Il dit que sa sœur est belle, or elle est loin de l'être. Il qualifie beaucoup de gens de sympas, alors qu'ils ne le méritent pas. Selon moi, c'est parce que lui, il est à la

fois beau et sympa. Dilip parle aussi des millions de copains qu'il a laissés en Amérique, mais seulement quatre ont fait le déplacement jusqu'à Pune pour notre mariage. Je ne vais pas dire que ça m'a dérangée. Notre mariage n'a duré que deux jours, et c'est ce que je voulais. D'ailleurs sa mère dit que ce n'était pas assez, pour un tel voyage. Ses deux parents et sa sœur sont venus des États-Unis, ainsi que cinq ou six autres membres de sa famille. Ma grand-mère a dit qu'il ne fallait pas compter sur ces Gujaratis d'Amérique pour réussir un cortège de mariage.

Lors des préparatifs, la mère de Dilip fournit à son astrologue la date et l'heure de ma naissance, pour s'assurer que mes étoiles étaient bien alignées sur celles de son fils. À vrai dire, ma mère a égaré mon acte de naissance depuis des lustres, à une époque où nous étions des sans-adresse, et comme ç'aurait été compliqué d'aller fouiller dans les archives de l'état civil, nous avons inventé quelque chose du genre approximatif mais convenable.

– Je me souviens seulement qu'il faisait nuit, s'était souvenu Ma.
À quoi j'avais rétorqué :

– Donc ça se réduit à tôt le matin ou tard le soir, non ?

On informa la mère de Dilip que j'étais née à 8 h 23 du soir, soit 20 h 23 comme on dit, décidant du « 23 » parce que quand ça finit par zéro ou cinq ça peut paraître inventé. Quatre mois avant le mariage, je reçus un coup de fil de la mère de Dilip :

– Le pandit m'a parlé. Il est très inquiet...

Après avoir établi la carte astrologique représentant le ciel au moment de ma naissance, il s'avérait que Mangal, la planète rouge, montrait un aspect dangereux dans la case mariage.

– Toi, tu es *manglik*, m'annonça-t-elle. C'est comme ça qu'on appelle les gens comme toi !

La connexion était mauvaise, et je n'entendis pas le reste de son réquisitoire. Elle m'expliquait que si j'épousais son fils, l'ardeur de mes énergies pourrait le tuer. Un temps je ne dis rien, me

demandant si c'était leur façon de se défilier : en d'autres mots, si Dilip avait demandé à sa mère d'appeler pour rompre nos fiançailles. J'entendais le souffle de cette femme dans le téléphone, je visualisais ses lèvres moites s'ouvrir et se fermer contre l'appareil. Elle s'attendait peut-être à des excuses. Il n'en était pas question.

– T'inquiète, finit-elle par annoncer quand le silence eut assez duré pour en être gênant : mon pandit a trouvé une solution.

Le lendemain, un pandit se présenta à notre porte. Ce n'était pas celui de ma belle-mère, mais un type du coin, envoyé pour redresser la situation.

– C'est quoi ça ? demanda ma mère en le voyant disposer un tapis au sol.

– Trop de planète Mars ! expliqua-t-il. Très mauvais pour le futur mari.

– Conneries et superstitions ! lança Ma.

Là-dessus, elle lui arracha un bâton d'encens et le fit tourner autour du saint homme.

Imperturbable, il poursuivit sa tâche et disposa des fruits dans des corbeilles métalliques. Puis des fleurs. Du lait. Puis des saris et des étoffes rouges brodées. Enfin il s'installa face à un pot de terre et, au moyen de *ghee*, de copeaux de bois et de papier journal, alluma un feu.

Dans la torpeur de l'été, notre appartement était aussi irrespirable qu'une cocotte-minute. J'éternuai, et une épaisse boule de morve noire m'atterrit en pleine main, sanguinolente comme une tumeur. Persuadée qu'il s'agissait d'un mauvais présage, je la planquai sous ma tunique, à même la peau. Sur des blocs de bois, le pandit étalait des étoffes rouges et orangées. Par des gestes rapides, il traça des swastikas de grains de riz cru, éparilla ici et là des noix de bétel entières censées représenter les planètes du cosmos, et les sanctifia de bénédictions pour moi incompréhensibles.

Il m'installa alors devant quatre statuettes en bronze dont aucune ne mesurait plus de dix centimètres de haut, toutes de guirlandes enveloppées.

– Aujourd'hui, c'est lui votre mari ! annonça le pandit.

Je regardai ces dieux. Ils avaient presque tous le même visage, excepté Ganesh, dont la trompe remontait sous forme de sourire.

– Lequel ? Tous les quatre ?

– Non, seulement lui. Vishnu ! indiqua le pandit dans un sourire. Il va absorber vos énergies négatives en vous épousant en premier, pour que votre futur époux n'ait pas à en souffrir.

Ce Vishnu-là avait l'air délicat, avec son nez aquilin et son menton raboté.

– Je dois vraiment faire ça ? demandai-je au saint homme. Ne pourrait-on pas simplement dire à la ronde que j'ai fait ce qu'il fallait ?

Il ne me répondit pas.

Ce fut une cérémonie interminable, plus encore que celle de mon mariage avec Dilip quelques mois plus tard, avec tant et plus d'incantations. Le petit dieu dans les bras, je dus tracer un cercle autour du feu, regard plongé dans son impassible visage. Un simple *mangalsutra* me fut lié autour du cou, et une raie de *sindoor* rouge tracée dans mes cheveux. Symbole que, désormais, j'étais une épousée. La cérémonie terminée, le collier fut délié, et la pâte rouge sur mon front étalée.

– Épousée puis divorcée, déclara le pandit.

Je fis face au miroir. Je vis l'empreinte que le fermoir du *mangalsutra* m'avait laissé sur la peau. Mon visage éclaboussé de rouge. Que de violence ! Le pandit me serra la main, puis me réclama ma donation et une tasse de thé.

Un mois avant notre mariage, j'accompagnai Dilip jusqu'à Bombay, quatre heures de route, afin de récupérer sa mère. Il avait loué un chauffeur et une spacieuse Innova climatisée pour empiler

son tas de valises. Quand on finit par arriver, sa mère nous attendait à l'extérieur, flanquée d'un porteur et s'éventant avec une brochure, visant aussi à éloigner les chauffeurs de taxi locaux. Elle n'était pas bien grande mais savait occuper le terrain, repousser les passants à coups de coude et user de sa corpulence pour bloquer le passage. Elle portait un chapeau de paille, des sandales, un pantalon et un T-shirt, tous roses de la même gamme. J'eus l'impression qu'elle affichait un air renfrogné jusqu'au moment où son regard se posa sur son fils. Alors son chapeau s'inclina légèrement, et ses bras s'agitèrent avec frénésie :

– Ça fait bien dix ans que je ne suis pas revenue ici ! clama-t-elle en guise de salutation.

Au moment où on traversa l'impressionnante chaîne des Western Ghats, elle était grands yeux éveillée, et ne ratait aucun des tas d'ordures qui jalonnaient l'autoroute, les ponctuant tous d'un hochement de tête. Je lui racontai alors qu'à la mousson nos collines étaient magnifiques sous la brume comme sous la pluie, même si aujourd'hui notre ciel ressemblait à un immense drap blanc. Son incrédulité montait en flèche à chaque barrière de péage qui, notait-elle, avaient toutes été construites sans tenir compte de la hauteur moyenne d'un véhicule, ni de la longueur d'un bras, et que du coup il fallait au moins deux individus pour jouer les intermédiaires et payer à la caisse.

– Mais quel pays ! soupirait-elle. Je suppose que c'est leur façon de filer du boulot à tout le monde. En engager trois là où un seul ferait l'affaire !

En arrivant à Pune, la vaste autoroute aux panneaux publicitaires bariolés cède la place aux ruelles étroites bordées d'échoppes, motels, restaurants et autres boutiques de cycles. Tandis qu'on attendait à un feu rouge, deux jeunes surgirent de quelque taudis insalubre. Ils s'accroupirent, se frottèrent les yeux et se laissèrent aller à bâiller à s'en décrocher la mâchoire.

– Mon Dieu, s'exclama la mère de Dilip. Regardez-moi un peu ceux-là. Ils pourraient au moins aller faire ça derrière chez eux ! Il y a un panneau « toilettes » juste là.

J'imaginai que ces toilettes étaient moins que convenables mais ne dis rien, me contentant d'espérer que la voiture devant nous finirait par démarrer. Mais non, et les deux jeunes furent rejoints par un troisième qui s'accroupit plus près encore du trottoir.

– C'est fou, s'écria-t-elle.

– T'inquiète, dit Dilip en riant.

– Et en plus, ils n'ont même pas honte !

Extirpant son portable de son sac, elle entreprit de les filmer. Je croisai les bras, espérant qu'ils ne le remarqueraient pas, mais il n'en fut rien : tous trois se levèrent d'un bond et vinrent se planter devant notre voiture.

Heureusement, le feu passa au vert. Comme on s'éloignait, la mère de Dilip éclata de rire et se repassa sa vidéo en boucle pendant le reste du trajet. Pour détourner son attention – et puisque c'était la première fois qu'elle venait à Pune –, je lui montrai la vaste étendue de verdure devant la caserne, et la profondeur rassurante des ombres quand nous roulions sous nos banians centenaires. Pune se trouvait à l'intérieur des terres et l'air y était sec : froid en hiver et poussiéreux en été, jamais humide ou putride comme à Bombay. Je suggérai divers sites que nous pourrions visiter : la forteresse de Shaniwar Wada, siège historique de la dynastie Peshwa, un temple de Shiva, petit mais charmant, et dans Main Street, ma pâtisserie préférée, au cas où elle aurait envie de se faire plaisir. On passa ensuite devant le Club de Pune, où allaient se dérouler notre mariage et la réception qui suivrait, et j'essayai de lui exprimer à quel point c'était important pour moi de me marier en ce lieu, ce Club dont mes grands-parents avaient été membres pendant plus de quarante ans et – quoique ma mère n'y ait jamais manifesté le moindre intérêt – Dilip et moi allions bientôt devenir membres. C'était aussi là que, un dimanche soir, Dilip et moi avions parlé

mariage devant une bière, et après une baignade. Je me gardai bien de lui raconter d'autres souvenirs que j'avais de l'endroit, comme de m'y être retrouvée abandonnée comme une pauvre, derrière ces portes sanctifiées. Mieux valait garder certaines histoires pour après le mariage.

La mère de Dilip glissait un regard, hochait la tête, concédait parfois un mince sourire :

– On peut dire que les Britanniques ont toujours construit de magnifiques bâtiments.

Les semaines précédant le mariage furent les plus chaudes de cet été-là. Seuls les courageux s'aventuraient à l'extérieur. Dans les rues, les vaches, les chiens et les humains tombaient raides morts. Les cafards se contentaient de passer. Ce fut par une journée particulièrement étouffante que ma belle-mère et Dilip vinrent déjeuner chez nous, et je maudis notre bonne ville de Pune de faire si piètre impression. Je me sentis responsable de tout ce qui me semblait exécrable, et que je n'avais jamais noté jusque-là. Non seulement la chaleur était étouffante, mais elle était insupportable. Non seulement l'air était lourd, mais irrespirable. J'imagine que j'avais déjà commencé à être plus sensible aux imperfections et aux dysfonctionnements de notre mode de vie, à l'aune des normes et des préférences de Dilip. Mais ce fut seulement à l'arrivée de sa mère que je perçus à quel point lui-même avait réussi, le temps passant, à s'immuniser contre nos inconforts. Je me sentais à la fois responsable de la moindre faille, et très consciente de ce qu'elles pouvaient ajouter aux charmes de notre ville. À quel point étais-je prête à déformer la représentation de ma ville, et de la personne que j'étais ? Dans quelle mesure étais-je capable de faire la différence entre ce qui était un camouflage souhaitable et ce qui ne l'était pas ?

Dilip et sa mère buvaient leur *nimbu pani* au lait de coco citronné, sans se douter que moi, j'avais passé la semaine à remettre à flot l'épave qu'était cet appartement partagé avec ma mère, à repeindre

les murs cloqués, décrocher les miroirs lézardés et ravauder les jetés de canapé.

Ma belle-mère adorait s'habiller de couleurs excentriques et, comme personne ne tarda à s'en apercevoir, de chapeaux. À son arrivée, Ma eut du mal à réprimer un sourire, et moi, je ne pus ignorer l'absurde de sa tenue vestimentaire. Je savais qu'elle n'était ni une femme de goût ni de grande sensibilité : n'empêche que je trouvais blessante cette façon qu'elle avait d'exprimer sa désapprobation de Pune.

Après déjeuner, on s'installa sur notre petite terrasse, pour discuter de la liste des préparatifs. C'était le moment de la journée où les voisins s'entassaient sur leurs balcons, des boîtes empilées les unes sur les autres. Ils agitaient les bras pour chasser pigeons et corbeaux, tout en observant leur linge étendu au soleil de l'après-midi.

Sur nos visages perlaient des gouttes de transpiration. Trois étages en dessous, j'observai le sommet d'une tête, une femme dont les rares mèches poivre et sel avaient été enroulées autour du crâne, en une tresse. Je l'entendais passer son balai de brindilles soigneusement ficelées, puis les feuilles sèches tourbillonner et retomber, sans forcément changer l'état des choses. L'air ambiant fut envahi de relents de fuel et d'ordures brûlées, mais pas question de nous réfugier à l'intérieur. Les bruits du quartier restaient supportables, comparativement au raffut remontant des voies ferrées quand un train venait à passer.

Contemplant les brumes du ciel, je m'efforçai de ne pas perdre l'idée que, après tant d'années passées ici, j'allais enfin quitter ces lieux. Je regardai Dilip. Il était grand et beau d'une manière proclamant au reste du monde que lui, il avait grandi à l'étranger. Casquette de base-ball, belles manières, des années à consommer des produits laitiers, à l'américaine. Il était mon sauveur, même s'il ne le savait pas. À quelque chose que dit ma mère, sa bouche s'ouvrit en un large sourire, offrant le spectacle de ses trente-deux dents magnifiques, soumises à la discipline des bagues orthodontiques.

Plus tard, abandonnant son *rabri* au lait sucré concentré, ma belle-mère se tourna vers Ma :

– Tara-*ji*, dit-elle, le pandit s'inquiète à propos de la cérémonie de mariage. Il se demande si vous auriez des parents, un couple par exemple, qui pourrait prendre place sous le *mandapa* et, le moment venu, conduire la mariée.

– Non, j'ai pas ça, dit Ma. Ou des cousins, peut-être ? En tout cas je peux très bien le faire moi-même.

La mère de Dilip ferma et rouvrit la bouche, aspirant et expulsant l'air, plusieurs fois. Ensuite, elle reprit la parole. C'était un de ses tics favoris, ce besoin de ressusciter les mots avant de les réexpulser.

– Normalement, quand la mère est veuve, ce sont des proches qui accomplissent cette partie de la cérémonie.

– Mais je ne suis pas veuve ! s'écria Ma.

La mère de Dilip posa sa cuillère. Sa bouche s'ouvrit de nouveau, puis se referma. Puis elle se mit à souffler et à aspirer de toutes ses forces comme si quelque chose avait pris feu devant elle. Nos regards se tournèrent vers Dilip qui était justement en train de se servir une nouvelle portion de dessert, sans oublier une bonne cuillerée de crème, sur la table.

– C'était moins polémique, devait-il déclarer plus tard, lorsque l'on fut à nouveau seuls. Les Indiens de la diaspora sont plus conservateurs qu'ici, parfois. C'était pour éviter de leur dire que tes parents sont divorcés.

Du balcon de chez Ma, j'aimais observer les chiens errants, à mon retour de l'école. En général ils traînaient là, avec leurs pattes mutilées et leurs oreilles déchirées, entourés de leur meute, se déplaçant à peine pour laisser passer voitures ou rickshaws, ou pour sauter sur leur mère et leurs sœurs. Je crois que c'est là que pour la deuxième fois de ma vie j'assistai à une scène de sexe, moi dans mon petit uniforme bleu marine à observer ce qui se déroulait à mes pieds, sans faire la différence entre les chiens qui se battaient

et ceux qui forniquaient. Parfois des bagarres éclataient quand des parias pénétraient sur leur territoire. Il suffisait d'un grognement à haute fréquence ou juste d'un déplacement de branche pour que ça se déclenche, et dans la nuit, à une heure où j'étais censée dormir sous ma moustiquaire, je les entendais, eux et leurs hurlements de guerre. Je me souviens d'avoir vu un matin, en partance pour l'école, un chiot accroupi près du portail, le ventre grouillant de vers et de puces qui, en rangs serrés, lui crapahutaient en travers du museau. En guise de queue, ne lui restait qu'un trou sanguinolent.

En épousant Dilip, j'héritai de sa famille, de ses meubles et d'une kyrielle d'animaux. Près de chez lui, les chiens sont plus calmes, surnourris et castrés par les gentilles femmes au foyer de Pune. Ils savent renifler l'air, et laisser leur langue pendre par-dessus leurs canines. Même s'il leur arrive aussi de s'attaquer aux couilles des autres, ou de réclamer à bouffer.

J'emménageai chez Dilip en juin, période qui précède la mousson. Les pluies tardaient à arriver. Mauvais augure. L'année s'annonçait difficile. À en croire les journaux, les fermiers en voulaient aux prêtres de ne pas inspirer les dieux, et les prêtres aux fermiers de manquer de piété. En ville, on parlait peu de ces choses-là, préférant faire des commentaires sur le changement climatique. Les eaux de notre rivière montent et se retirent avec régularité, tandis que celles de la mousson font rugir des déluges de terre brune.

Quand Dilip me fait l'amour, il se frotte le nez contre mes lèvres, et inhale. Profondément.

– Ça sent comme rien, commente-t-il.

Il en est fier, dit que ça n'arrive pas souvent et que ça pourrait expliquer pourquoi on est ensemble. Aujourd'hui sa vie est envahie d'odeurs fortes, au bureau comme dans l'ascenseur. Il dit que pour lui c'est un soulagement que je sois inodore, même après une séance de gym, ou un stress intense. Lui, il a grandi à Milwaukee, et ses oreilles ont baigné dans un environnement feutré de boules Quies et

de calme des banlieues. Il dit que Pune, c'est bruyant, puant même, mais qu'il arrive à le gérer car, une fois rentré à la maison, il peut se remettre en stand-by. Il raconte à qui veut l'entendre qu'il n'a pas ressenti de changement rédhibitoire quand j'ai emménagé chez lui, car ma vie s'est fusionnée à la sienne, en douceur.

Sensible à sa hantise du chaos, j'opérai mes changements en toute prudence, commençai par virer tous les draps et serviettes qui auraient pu avoir été utilisés par d'autres femmes. Suivis des livres et vêtements atterris là sous prétexte de cadeaux. En général les livres avaient la forme de poèmes d'amour, avec une dédicace sur la page de garde. Lentement je procédai à l'élimination totale des vieilles photos, lettres, mugs, ou autres stylos piqués dans des chambres d'hôtel, T-shirts au nom de villes touristiques visitées ensemble, magnets en forme de monuments historiques, feuilles d'arbres séchées entre deux papiers, collection de coquillages pâlis dans des pots – tous les souvenirs de balades sur la plage. Ce furent des mesures extrêmes, certes, mais j'aspirais à un foyer et à un mariage avec un minimum de zones d'ombre.

Ma mère pose son aubergine sur le fourneau, nous on regarde les flammes lécher le violet de la peau. À l'intérieur, la chair fume, elle est beige. Du bout des doigts, Ma arrache les graines et les jette dans la poubelle. Curieusement, elle ne se brûle pas. Sur une planchette en plastique, elle hache piments et cébettes. La planchette blanche porte des taches de curcuma, et je vois de la terre entre les tiges de l'oignon, mais Ma me dit de cesser de pinailler. Elle fait frire les graines de cumin, verse le tout sur l'aubergine fumante, ajoute la coriandre en feuilles. L'huile éclabousse le côté du fourneau. Tout en mélangeant le contenu du bol, je me mets à tousser. La servante Ila rajuste son sari, et soupire. Elle n'a plus qu'à nettoyer les dégâts, et à servir les assiettes avant de les apporter à table, où Dilip est déjà installé.

Ma ne vient pas souvent chez nous. Elle dit que le hall d'entrée la dérange, avec tous ces miroirs aux murs, qui multiplient tout dans toutes les directions. Pour Dilip, ces miroirs avaient été l'argument de vente, quand il recherchait l'appartement idéal, la preuve tangible de sa réussite sociale, le summum de ses fantasmes en matière de miroirs et de porno. Pour ma mère, la pièce est trop vivante, avec chaque objet et chaque corps multiplié en quatre exemplaires, chacun répliqué à l'infini. Quand elle s'assoit à table, ses pieds s'agitent nerveusement et se grimpent l'un sur l'autre, véritables souris affolées par la canicule. En ce qui me concerne,

ces miroirs, je m’y suis faite, et j’ai même commencé à compter sur eux quand Dilip et moi nous disputons, car voir nos cris se répercuter, c’est comme regarder la télé.

– Alors, m’man, demande Dilip. Comment ça va ?

Il appelle ma mère « m’man » comme si c’était sa mère. Ça m’a dérangée au début, mais pour lui c’était facile d’appeler les deux femmes « maman », et de dire « chez nous » pour les deux maisons.

Quand Dilip est là, Ma essaie de prendre l’accent américain. Elle pense que sinon il ne la comprendra pas. Mais quand il essaie de lui parler en hindi, elle lui répond en anglais. Ma lui emprunte cette façon qu’il a de traîner sur les voyelles comme dans le Midwest, avec des pauses qui n’en finissent pas, comme si le reste du monde n’avait rien d’autre à faire que d’attendre qu’il finisse sa phrase.

– Honnêtement, *beta*, mon fils, quand le médecin m’a annoncé la nouvelle, j’ai craint le pire. J’ai même commencé à envisager le suicide – demande-lui, à elle, si c’est pas vrai. Mais je voudrais pas vous gâcher le déjeuner. Mangez d’abord, les enfants, mangez. On en parlera plus tard. Il est comment, mon *aamti* ? Pas trop épicé, j’espère ? Mais pour répondre à ta question, oui. Au début j’ai eu peur, mais maintenant je pense pas que je suis vraiment malade. Je me sens très bien.

Dilip hoche la tête, regarde le miroir face à lui :

– Je suis tellement heureux d’entendre ça.

– Ma, le médecin dit que tu oublies...

– Que mes scanners étaient normaux.

– Oui, les scanners peuvent être normaux, mais...

– Je ne comprends pas ton insistance à dire que je serais malade.

Elle tient à la main un morceau d’oignon cru. Pendant qu’elle parle, ça tombe dans son assiette.

– Parce que tu oublies plein de choses ! Tu oublies comment on fait certaines choses, même basiques, comme te servir de ton portable, ou payer ta facture d’électricité.

– J’ai jamais vraiment su comment payer les factures. Et sur Internet, c’est trop compliqué.

Je renonce. Elle n’avait pas parlé de ça au médecin.

– N’empêche que tu m’as demandé d’appeler Kali Mata, non ?
Donc de composer le numéro d’une personne qui est morte depuis dix ans.

– Sept ans ! précise Ma avant de se tourner vers Dilip. T’entends comme elle ment ?

Le regard de Dilip nous évite l’une comme l’autre. Quand il fronce les sourcils, une vieille cicatrice – récoltée à une partie de lacrosse – se met à luire sur la tempe.

– Mais non, je ne mens pas !

– Si, tu mens ! Tu es une menteuse professionnelle.

Après avoir reconduit Ma chez elle, Dilip fredonne tranquillement. Ne reconnaissant pas la mélodie, je l’interromps :

– Tu te rends compte un peu de ce qu’elle dit ?

Il prend son temps, puis répond :

– Peut-être qu’elle ne croit pas qu’elle est malade.

– Faudrait qu’elle se rende à l’évidence.

– Tu n’es pas experte en la matière.

Ça m’exaspère, mon incapacité à les convaincre.

– Je n’ai jamais dit que j’étais experte. C’est le médecin qui l’a dit, qu’elle est malade.

– Je croyais qu’il avait dit qu’elle a un cerveau de première jeunesse.

– N’empêche qu’elle oublie, et des choses importantes.

– Importantes pour qui ? Peut-être qu’elle veut oublier ?
Ou qu’elle ne veut pas le savoir, que son amie est morte ?

– En tout cas, elle a des pertes de mémoire.

J’entends les stridences de ma voix.

– L’oubli volontaire, c’est pas encore de la démence, Antara.

– C’est n’importe quoi. Pourquoi est-ce qu’elle voudrait m’oublier, moi ?

Dilip respire profondément, puis hoche la tête.

– C'est toi l'artiste, c'est à toi de trouver les réponses possibles.

– Elle m'a traitée de menteuse.

– Et ce n'est pas ce que tu fais, en tant qu'artiste ? Montrer qu'on ne peut pas faire confiance aux gens ?

Il a le visage défait. L'air déçu. J'essaie de prendre le même air, mais n'y arrive pas, donc je me mets à me ronger l'ongle du majeur, juste sa cuticule. Dilip tend la main vers moi, me force à baisser le bras.

Mon art n'a rien à voir avec le fait de mentir. Il consiste à collecter des données et des informations, et à déceler des ruptures. Mon art consiste à comprendre à quel moment un modèle cesse de fonctionner.

Avant mon mariage, et en guise d'atelier, ma grand-mère m'avait offert une chambre chez elle. C'était une pièce confortable, à la fois sombre et lumineuse, où j'avais toujours aimé entreposer ce que je collectionnais depuis ma plus tendre enfance, tous ces objets abandonnés par des voisins décédés, près de la maison de Nana et Nani, mes grands-parents. Aussi bien des ampoules tungstène que des piles, des fils électriques, des stylos, des timbres, ou des pièces de monnaie en tout genre. J'avais commencé par m'intéresser à la date et à la forme de ces objets, puis j'étais allée me fourvoyer dans les encyclopédies traitant d'énergie ou de brevets à notre bibliothèque, finissant toujours par atterrir bien loin de là où j'étais partie. Pour m'éviter de telles tangentes, j'avais pris l'habitude de dessiner ces objets, de les reproduire tels que je les voyais, et d'en dessiner des copies aussi fidèles que possible. Si certains disent de mon écriture qu'elle est épouvantable ou mécanique, qu'elle manque de panache, moi je sais que mon trait est ferme et précis. Je m'étais mise à collectionner des cadavres d'insectes, incroyablement difficiles à trouver entiers et indemnes. Mon trésor le plus précieux furent ces phalènes fossilisées dans de la cire que je conservai dans un bocal.

Les musées retiennent des objets qui sont la marque de leur époque – le premier portable ou le premier ordinateur – dans l'espoir de les exposer le jour venu, à supposer que les musées existeront encore. Moi, j'ai grandi à l'époque des téléphones fixes et des montres Swatch, et j'ai constitué des collections qui me sont propres : des bouteilles en verre qui proclament les vertus des boissons gazeuses comme Thumps Up ou Gold Spot, en envisageant l'époque où ces marques auront disparu. Mais j'ai aussi une collection de gratte-langue anciens et de carnets d'autographes au pastel, couverts de signatures que je réclamaux aux gens dans la rue, quand j'étais petite.

Dilip dit que si un jour tous les volcans de notre planète entraient en éruption ensemble, et recouvraient de leurs débris la croûte terrestre sur des kilomètres, et si notre appartement était la seule chose à être excavée, les archéologues ne pourraient que s'interroger sur les étranges préoccupations qu'entretenaient leurs ancêtres. À quoi je lui rétorque que les Américains ont inventé le « hoarding », l'accumulation des objets, et l'ont même érigé en forme d'art.

Un jour Dilip m'a dit qu'en Amérique plus personne n'utilise de gratte-langue, parce que les gens se servent de leur brosse à dents pour se débarrasser de ce truc blanc. Il dit que je devrais essayer, c'est plus facile de n'avoir qu'un seul outil plutôt que deux. L'idée ne me plaît pas, donc j'interroge Dilip sur les risques de contamination. Il hausse les épaules. La bouche c'est un trou, une cavité, un carrefour. Ça rentre d'un côté, ça sort de l'autre. Alors je lui dis que s'il voit les choses comme ça, il ne devrait pas trouver le moindre inconvénient à ce que je lui balance mon verre d'eau à la figure.

Quand j'emménageai chez lui, Dilip dit que je pourrais utiliser la chambre d'amis comme atelier. De toute façon, des invités, il n'en a pas souvent.

– En plus, j'aime l'idée que tu sois à la maison toute la journée, avait-il précisé.

La pièce est inutilisée et ensoleillée, pas de celles que l'on imagine comme un lieu de création. J'ai transformé le placard en cabinet de curiosités où je range mes objets, sous clé. Certains dans des emballages, d'autres dans des boîtes en plastique stériles. Mes dessins sont empilés dans des classeurs, rangés par sujet, par catégorie, ou selon la date où je les ai assemblés. La pièce contenait déjà une table en bois et une chaise que Dilip avait rapportées du bureau. Au mur est pendu un calendrier sur lequel je coche le jour, une fois mon travail achevé.

Voilà trois ans que je me consacre à un même projet, et je suis incapable de dire combien de temps il va durer. Tout ça commença par hasard un jour où, à partir d'une photo trouvée, j'avais dessiné le visage d'un homme. Or le lendemain, quand je voulus comparer mon travail à l'original, impossible de remettre la main sur la photo. Toute la journée je la cherchai : en vain. Le soir je renonçai. Je pris un nouveau papier – celui sur lequel je travaille en général n'a rien de sophistiqué, c'est du *made in China*, il retient bien la mine graphite –, et je réussis à reproduire le visage par mon dessin, le recopiant aussi fidèlement que possible, tant pour la précision des ombres que pour l'épaisseur du trait. Ainsi, c'est devenu une routine : je reprends le dessin de la veille, le recopie au mieux, le date, range les deux dans le tiroir, et coche la case du calendrier. Certains jours ça me prend une heure, d'autres un peu plus.

Un an après avoir entamé ce projet, je fus invitée à présenter mon travail dans une petite galerie de Bombay. La galeriste, qui est aussi une amie, mit alors en parallèle la dynamique temps *vs* durée de mon œuvre avec celle de l'artiste japonais On Kawara. Elle déclara que mon travail était le « journal intime d'une artiste », et reprit l'expression pour donner son titre à l'exposition. Selon moi, ce parallèle avec On Kawara n'est pas justifié. Lui, son travail est mécanique, sans aucune implication de la main. Tandis que moi, mon travail met justement en évidence la faillibilité de la main. Si chez On Kawara il s'agit de compter, chez moi il s'agit de perdre

le compte. Ma galeriste refusa cette mise au point, argua qu'elle avait déjà fait passer son texte au correcteur, et que ça ne ferait que compliquer les choses sans pour autant me faire vendre davantage – surtout par les temps qui courent. Avant le vernissage, un collectionneur manifesta son intérêt, déclarant que ce genre d'œuvre, construite jour après jour, était porteur de sens.

De la série, rien ne s'est vendu.

Selon moi, c'est la faute du titre. *Journal intime*. Ça veut dire quoi, d'ailleurs ? Un titre insignifiant et ridicule, puéril même. Qui a envie de dépenser son argent pour acheter le journal intime d'un autre, je vous le demande ? Même moi, je n'ai jamais vu ça comme un journal. J'avoue que je me suis contentée de penser à l'impossibilité, pour la main comme pour le regard, de maintenir cette sorte d'objectivité. Mais n'en est-il pas toujours ainsi ? De même qu'il est rare que l'intention se retrouve dans la réception, non ?

Pour le vernissage, je m'apprêtai soigneusement, m'efforçai de paraître séduisante sans mettre à nu ma peau. Je me sentais totalement vulnérable, je savais que c'était le jour le plus important de ma vie d'adulte. Je n'avais parlé du vernissage à personne, mais Ma vint à l'apprendre. Elle se pointa, fit le tour de chaque salle, et se planta devant chacun des trois cent soixante-cinq visages. De chaque côté de l'entrée, le premier et le dernier se retrouvaient face à face, en une sorte de dialogue des différences. Ils pouvaient être vus comme la représentation de deux hommes différents, deux visages différents, créés de la main de deux artistes différents. Mon projet de copie parfaite avait échoué, donc – et évidemment – la critique locale lui prédit un succès considérable. Quelques journaux publièrent de courtes critiques, qualifièrent mon travail de passionnant quoique compulsif, aussi dérangeant que fascinant, et se posèrent la question de savoir pendant combien de temps encore j'allais pouvoir poursuivre en ce sens.

Pour Ma, mon travail n'avait aucun sens.

Quand je revins à Pune, presque une semaine plus tard, elle se mit à hurler et me tomba dessus à coups de rouleau à pâtisserie. Elle était en larmes, me traita de traîtresse et de menteuse. Surtout, elle voulait savoir pourquoi j'exposais des trucs comme ça.

Armée du rouleau à pâtisserie que j'avais réussi à lui extirper, je me juchai sur le coin de la table de notre salle à manger, et essayai de reprendre mes esprits :

– C'est quoi, le problème ? soufflai-je. Pourquoi est-ce que je n'aurais pas le droit de faire le genre d'art que je veux ?

Elle m'ordonna de foutre le camp de chez elle, et sur-le-champ. Et c'est ainsi qu'elle ne revit pas le bout de mon nez jusqu'à ce que, par un après-midi, j'apparaisse avec Dilip à mes côtés, et lui annonce que je m'étais fiancée avec lui.

Je décide d'aller voir mon père pour l'informer du diagnostic de Ma. Des arbres et d'insupportables petits rongeurs assiègent sa villa d'Aundh, à l'autre bout de Pune, tandis que les avions de l'Air Force vrombissent au-dessus de ses fenêtres. Dans le salon, une imposante horloge éjecte un oiseau, qui débite une comptine allemande, à chaque heure tapante.

Les sourcils de mon père sont reliés en une épaisse barre noire qui traverse le front.

– Je t'ai appelée cinq ou six fois hier.

Je hoche la tête. C'est tout lui, ces réprimandes qu'il m'assène chaque fois, « cinq ou six » étant une de ses approximations préférées. Je refuse d'entrer dans les détails avec lui. J'essaie de limiter mes efforts à ces visites minimalistes, et de le reléguer dans un coin de ma tête.

Aucune question n'étant jamais clairement posée, je réponds à ses reproches implicites :

– J'étais chez le médecin, avec Ma.

Dans le vestibule, ses canapés étant disposés comme dans une salle d'attente de gare, nous voilà assis face à face. Il joint les mains, attend que j'en dise plus. Je me penche et lui tends le compte-rendu du docteur. Il prend un temps inutilement long pour écarter la pochette plastique, saisit soigneusement l'enveloppe, la déchire à peine mais halète comme s'il s'était lui-même coupé, puis examine

la déchirure d'un air douloureux. Finalement il entreprend de lire les feuilles en les tenant à distance, et en articule chaque mot, l'un après l'autre.

– C'est bien triste, tout ça, conclut-il quand il a terminé. Dis-moi si je peux faire quelque chose, passer des coups de fil, par exemple.

Il pose les feuilles sur la table à proximité, et me propose un autre thé. Je secoue la tête et, de ma petite cuillère, brise la pellicule couleur caramel formée sur le dessus de ma tasse.

– Et c'est bien dommage, poursuit-il. J'aimerais vous aider. Même si tout ça, ce n'était pas mon idée.

C'est comme d'habitude, ces reproches. Cette façon de récuser toute responsabilité et tout choix, pour ce qui concerne les situations passées, présentes ou à venir, et dès le début de toute conversation. Surtout éviter toute critique à son encontre. Il ignore que moi, je me débarrasse de tout ça avant d'arriver au seuil de chez lui, et que même une fois à l'intérieur jamais je n'oublie que j'ai toujours trouvé porte close face à moi.

Je me demande s'il croit vraiment qu'il n'a jamais eu le choix, s'il existe une seule décision prise dans sa vie dont il devrait se sentir responsable. Sa façon de se cantonner à ce discours à sens unique a toujours été intéressante mais douloureuse pour moi, de même que sa façon d'emprunter cette voix singulière quand il s'adresse à moi. Je me demande quelle voix il entend dans sa tête, lui.

À ce moment-là l'épouse de mon père entre dans la pièce, et il cesse de parler. Elle me prend dans ses bras et me tapote le dos. Leur fils arrive aussi, s'assied face à moi.

Les bras de la femme lui pendent sur les côtés comme des poteaux. Le garçon n'est plus le bébé que j'imagine quand je pense à lui. C'est un ado dont je ne saurais dire l'âge. Nous deux, on ne se ressemble pas, sauf peut-être pour la couleur de la peau. J'ai toujours pensé que mon père et sa nouvelle femme, eux, se ressemblent,

tous deux minces comme des écheveaux de laine finement tissés. Je leur souris, à ces trois visages interchangeables.

J'interroge mon frère sur ses études et, pendant qu'il répond, je vois qu'il a des poils au menton. Il est rare que je l'observe, d'habitude je me concentre sur mon père. Et son épouse. Dont j'ai du mal à voir les yeux derrière les épaisses lunettes à double foyer.

Au moment où je pars, mon père recommence à déplorer la triste situation de ma mère, et me répète que je devrais venir le voir plus souvent. Il dit ça à chaque fois et au même moment, même s'il se passera inévitablement six mois d'ici à ma prochaine visite.

Sur le chemin du retour, je m'arrête à Boat Club Road. J'entends la sonnette gazouiller et les savates Bata de notre vieille *Chanda-bai* couiner comme des canards en caoutchouc : elle s'approche. Notre *bai* sourit, sa mâchoire inférieure tremblote, et elle me caresse la joue.

– Tu as l'air très fatiguée, dit-elle.

Je vais à la salle de bains me rafraîchir le visage. Le petit lavabo – morceau de porcelaine rajouté après-coup – est de guingois, retenu par une ficelle à un tuyau brinquebalant. Le robinet gicle et m'éclabousse les pieds. La frise florale est crasseuse, fanée et humide. Des anneaux d'eau grisâtre pendent au tuyau.

Nani est assise en tailleur sur un *charpoy*, trois téléphones sans fil devant elle. Elle me voit, lève la main en signe de bienvenue. Toutes les trois, ma mère, ma grand-mère et moi, nous nous ressemblons, outre les différences gravées par le temps. Sans compter quelques subtiles variations : ma grand-mère a des chevilles lourdes, la chevelure plaquée au crâne et une raie luisante comme un affluent de rivière. Ma mère a la peau claire et des poils incarnés, noirs comme des graines de moutarde, plantés dans les mollets. De peau, c'est moi la plus sombre, moi dont les boucles ne se lâchent que lorsque je les mouille à grande eau.

À peine suis-je assise que Nani commence à se plaindre : dehors ils ont entrepris de creuser une tranchée pour y passer une ligne électrique. Elle dit que c'est encore une arnaque de cette municipalité. Quand je lui demande d'expliquer si c'est de corruption que le gouvernement local serait coupable, elle hoche la tête et détourne le regard.

– Moi, j'ai grandi en respirant l'air de Gandhi ! revendique-t-elle. Comment veux-tu que j'imagine leur façon de penser, à ces voyous de *goondas* !

Elle parle un anglais bancal, qu'elle a appris de la télé plus que dans les livres.

Je suis son regard vers la fenêtre. La ruelle est bordée de maisons à un étage décrépites et de flamboyants en pleine floraison. Le soleil pénètre à l'intérieur comme presque chaque jour, il vient étancher sa soif au bleu du carrelage.

Avec mon grand-père, ils ont acheté cette maison il y a vingt ans, à une vieille fille parsi qui avait des bras mous comme la guimauve. Elle s'était juré de ne jamais vendre à des Hindous, sauf qu'elle n'avait pas eu d'autre offre. Ainsi, mes grands-parents étaient arrivés, affublés de leurs vieux meubles : les chaises en bois de *sheesham* de ma grand-mère et d'imposantes armoires Godrej, muettes comme des tombes (Nani continue de porter leurs clés suspendues à une corde à sa taille).

Nana et Nani s'étaient empressés de déménager : leur ancien appartement étant hanté par les histoires d'amour de mon grand-père, et les multiples enfants mort-nés de Nani. Ils avaient besoin de se défaire de tout ce barda. Or l'ironie fit qu'ils emménagèrent dans une maison hantée par les ancêtres de l'ancienne propriétaire. Ma mère n'a jamais cessé de rabâcher qu'ils avaient troqué leurs mauvais souvenirs contre ceux de cette femme-là.

Le jour où ils prirent possession des lieux, je regardai ces nappes et napperons en dentelle roulés en boule par les déménageurs : une douzaine d'hommes, apparus au volant d'un Tempo Traveller

pour transporter les cartons. Ainsi des placards grands ouverts dévoilèrent-ils les secrets de plusieurs générations : ampoules grillées, ornements en argent ternis par le temps, services à thé en porcelaine dans leur boîte d'origine, et lustres en verre sous couvert de toiles d'araignées. Les hommes soulevèrent un canapé en chintz aux coussins affaissés me rappelant la grisaille du calicot gris que je portais sous mon uniforme d'écolière. Puis ils laissèrent derrière eux traîner leur odeur, une fois les meubles emballés dans de vieilles couvertures, tandis que près de la fenêtre, dans son fauteuil roulant, la propriétaire parsi attendait que son infirmière veuille bien venir la récupérer.

C'était il y a des années, mais la maison est restée pareille à elle-même, sous sa poussière entassée et ses odeurs de musc à vous lever le cœur.

- J'ai besoin de te parler de Ma, annoncé-je.
- Qu'est-ce qu'il lui arrive ? demande Nani.
- Nous sommes allées voir son médecin. Elle perd la mémoire.
- C'est parce qu'elle n'est pas mariée. Les femmes perdent la mémoire quand elles ne sont pas mariées. De toute façon, perdre la mémoire, c'est dans la famille. Son père aussi perdait la mémoire.

Je hausse les épaules car je ne suis pas d'accord, même si je me souviens qu'il arrivait à mon grand-père de proposer son journal à Nani, oubliant qu'elle ne savait pas lire ; et qu'elle, imaginant comme toujours qu'il se moquait, d'un geste brusque le repoussait, puis d'un pas digne quittait la pièce.

– Mais là, c'est différent, lui dis-je. L'autre jour, elle ne savait plus qui j'étais.

Nani acquiesce, j'acquiesce en retour. Ce qui veut dire qu'on a bien compris toutes les deux, sans que je sache vraiment quoi. Les erreurs de communication sont toujours la conséquence de fausses certitudes. Et je me demande si j'ai bien dit toute la vérité, ou si j'ai donné du sens à quelque chose qui n'en avait pas. Si par certains mots ou certains hochements de tête j'ai pu laisser entendre que

ma mère est plus malade qu'elle ne l'est en réalité. Ce qui n'est pas forcément négatif. Chacun d'entre nous devrait sans doute se montrer plus prudent, et plus vigilant aussi.

Je me demande si je dois lui raconter ce qui s'est passé chez le médecin. Lui dessiner le nuage, et la plaque amyloïde aussi ?

Nani porte une main à sa joue :

– Ta mère, elle a tellement grossi. Ses articulations ont doublé de volume. Comment va-t-on faire pour lui retirer ses bagues, le jour de sa mort ?

Le matin, c'est le moment où l'on respire à pleins poumons, où l'on se redécouvre au plus profond de son corps.

Je lis ça dans un magazine pendant que Ma est chez le coiffeur à se faire couvrir ses cheveux blancs. J'ai décidé de l'accompagner partout où je peux. Je vérifie les tickets de caisse avant qu'elle paye, en voiture m'assure qu'elle a bien attaché sa ceinture. Parfois, quand des gens sont assez près pour l'entendre, elle en profite et se met à hurler que je la torture, et qu'elle aimerait qu'on lui fiche la paix.

Chez certains couples, poursuit le magazine, seul un sommeil profond efface les conflits de la veille. Faut-il en déduire que le bonheur marital n'est pas le lot des insomniaques et des victimes de rythmes circadiens irréguliers ?

Le matin, moi, je m'étire, je sens mes bras et mes jambes se tendre à l'opposé, mon torse s'imposer dans l'interstice entre mes membres lourds. En mon centre, le vide me ronge. Au réveil, j'ai toujours faim, et ma bouche, sèche et chaude, m'occupe tout le visage – puits sombre, puits de sable. Dilip est à mes côtés ; sous son corps les draps collent, mais restent frais. Il souffre de sueurs nocturnes, mais jamais ne se souvient de ses rêves.

Chaque jour, dès qu'il part au travail, je lave les draps et les mets à sécher dans le corridor de l'immeuble, où le soleil pénètre à midi. Les voisins se sont plaints à notre servante Ila : ça les dérange, nos draps, quand ils attendent l'ascenseur. Près de leur

porte, sur la plaque en céramique bleu marine et blanc, on peut lire « Famille Governor ». Ce sont deux retraités, une ex-prof et un ex-officier de marine, et quand elle part à Bombay chez sa sœur, Dilip et moi avons déjà vu M. Governor assis sur leur balcon, fumer cigarette sur cigarette, en larmes.

– Sa femme doit lui manquer, commente Dilip.

– Peut-être qu'elle ne va pas vraiment voir sa sœur. Et peut-être qu'il le sait.

Dilip me regarde, d'abord surpris comme si lui n'aurait jamais eu une telle pensée, puis songeur comme si c'était quelque chose dont moi, je serais capable. Il fut un temps où ma remarque l'aurait amusé. Je commente :

– Tu n'es ni généreux ni compatissant.

Chez le coiffeur, le magazine expliquait que ces qualités sont vitales à toute relation, pour s'épanouir. Pendant que je lui parle, Dilip regarde ailleurs, hypnotisé par je ne sais quoi et comme si, en détournant le regard, il pouvait mieux comprendre.

– Je n'ai rien dit, moi, insiste-t-il.

Tous les soirs nous allons à la salle de sport de notre immeuble. Lui porte un débardeur en polyester qu'il faut laver deux fois après chaque séance. Il soulève des haltères à un mètre du miroir, et à chaque fois expire d'un coup sec. Je trouve sa façon de respirer gênante, comme de péter ou d'exposer ses tripes. Moi, j'ai toujours détesté l'idée qu'on pourrait m'entendre ronfler.

Je branche mes écouteurs sur la musique d'une des télé, et je monte sur le stepper. Beaucoup de monde s'entraîne ici après le travail, et parfois il faut attendre pour disposer d'une machine. Quand j'étais jeune, je n'ai jamais fait de sport, mais passé les trente ans, mon corps s'est mis à ressembler à une poire bien blette.

Dilip dit que l'entraînement change tout, mais pour moi ce n'est pas évident et je le lui dis : je n'aime pas faire de la gym avec lui.

Il ne comprend pas pourquoi je me sens offensée ou déstabilisée alors qu'il me complimente, et pourquoi je ne le crois jamais, en

tout cas. Parfois je me pose des questions sur la façon dont son esprit fonctionne et dont ses pensées s'organisent, de manière disciplinée et linéaire. Il vit dans un monde qui tourne en boucle, un monde limité. Il comprend ce que je dis, mais prend tout au pied de la lettre : un mot pour chaque sens, et un sens pour chaque mot. Moi, j'imagine d'autres possibilités, je vois où le discours prend sens. Si je trace une ligne entre un point X et toutes les directions possibles, je me retrouve au centre de quelque chose sans issue. Trop de contresens possibles.

Dilip croit qu'il suffit d'une seule pensée pour refléter l'ensemble de ce qui se passe dans notre esprit. Et que ma façon de penser doit être épuisante.

– Ta mère est complètement dérangée là-dedans, dit Nani, en se tapotant la tempe.

Elle est assise en tailleur sur son *charpoy*, moi je regarde nos vieilles photos. De temps en temps, elle jette un œil à son téléphone sans fil.

Il y a des photos de Ma jeune, avec des cheveux longs, difficiles à discipliner. Chaque semaine elle passait des heures allongée sur la table à repasser, à les lisser entre deux feuilles de journal. Aujourd'hui encore traînent des rumeurs sur ce à quoi elle ressemblait à quatorze, quinze ans, quand chaque après-midi elle disparaissait du collège pour filer vers un restaurant au bord de l'ancienne autoroute Bombay-Pune dont l'enseigne proclamait « Le Rasoi du Penjab ». Là, elle se commandait une mégabière, qu'elle descendait au goulot. Puis elle extirpait de son cartable un paquet de Gold Flake et fumait cigarette sur cigarette. Car c'était là que des voyageurs faisaient halte, en taxi ou à scooter, qui pour pisser, qui pour se restaurer, uniquement des étrangers avec peu de bagages et presque pas d'argent, mais tous en route vers l'ashram. Et c'était là que Ma les abordait, liait connaissance, et parvenait parfois à se faire ramener en ville. Nani pense que c'est à cette époque, quand

elle allait sans souci des convenances, qu'est né son intérêt pour l'ashram. Moi je me demande si cette façon de s'autodétruire n'est pas plutôt le symptôme de quelque chose qu'elle a toujours porté en elle.

C'est vers cette époque que ma mère commença à s'habiller en blanc. Tout en blanc et tout le temps, comme ceux de l'ashram. Rien que du coton. Du fin, du transparent presque, même s'il est difficile d'en définir la nature à partir de ces photos défraîchies.

– Bizarre qu'elle ait voulu s'habiller tout en blanc alors qu'elle n'avait jamais connu le deuil, commente Nani. Les autres filles portaient des minijupes ou des pantalons pattes d'eph. Pas Tara. Elle, elle s'habillait comme une mémé. Mais jamais elle ne porta de *dupatta*.

Dans la pile de photos, il y en a aussi de Nani, du jour de son mariage à elle : elle a quinze ans, et elle paraît minuscule avec ses grands yeux écarquillés. C'est une mariée toute de rouge vêtue, du moins c'est ce que j'imagine à partir de ces photos en noir et blanc. Son sari est à peine paré d'une unique broderie. Aucune fioriture, ce qui serait à peine acceptable aujourd'hui ne serait-ce que pour un sari d'invitée. Au nez de Nani, l'anneau brille, il fait le beau pour la photo. Derrière se tient son père, chemise tendue sur un ventre pansu. Autour, je vois quelques proches, qui ressemblent à des gens que je connais, ses sœurs et frères, ses nièces et neveux.

– À quoi ça sert, une *dupatta*, de toute façon ?

Pour moi, c'est complètement inutile : un bout de tissu sans queue ni tête qui ne sert qu'à recouvrir ce qui est déjà couvert.

– La *dupatta* représente ton honneur, dit Nani.

Elle m'arrache la photo des mains, et je me demande de quel honneur il s'agit, si on peut le laisser si facilement tomber derrière soi.

Il y a d'autres photos que ma grand-mère ne mélange pas avec celles-ci, qui ont été cachées ailleurs : ma mère vers ses dix-huit ans, avec les cheveux plus courts, bien lissés. Maquillée de fard

à paupières bleu et de rouge à lèvres rose, qui porte une chemise en soie, imprimée d'un oiseau tropical et rentrée dans un jean taille haute. Des épaulettes rembourrées qui lui montent jusqu'aux oreilles. Elle a la bouche ouverte, et j'ai du mal à décider si elle sourit ou si elle crie.

Je ne l'ai pas connue ainsi, mais elle ressemblait sans doute à ça quand elle est tombée amoureuse de mon père.

Cette époque, c'était l'âge d'or, car tous les torts avaient été redressés, et l'avenir était plein de promesses. C'est en ces termes que Nani décrit toujours la rencontre entre Ma et mon père.

L'union avait été conclue après que mon père et sa mère avaient été invités à boire le thé chez Nani, où Ma était arrivée en retard et en sueur, le téton brun de ses seins pointant sous son corsage.

Lui était mince et dégingandé, s'efforçant d'habiter un corps trop neuf pour lui. Une ombre brune semblait lui recouvrir la lèvre supérieure, tandis que ses sourcils hésitaient à se retrouver au centre. Même ses articulations se tendaient l'une vers l'autre comme par attraction magnétique, coude vers coude, genou vers genou, torse refermé sur soi. Sa mère avait dû, de temps en temps, lui flanquer une petite tape pour le redresser. Lui avait gardé les yeux rivés au sol tandis que Ma parlait haut et fort, solidement plantée sur ses deux pieds.

Un temps, il sembla que Ma avait réussi à combler ses désirs, que sa crise d'adolescence s'était apaisée, et qu'elle allait emprunter le chemin de ce que ses parents appelaient un avenir comme il faut.

Elle se fit couper les cheveux, s'acheta des vêtements aux couleurs vives et alla volontiers se divertir au Club. Elle dit envisager de poursuivre ses études, annonça même qu'elle s'intéressait au management d'hôtels ou de restaurants, en attendant que mon père ait décroché son diplôme d'ingénieur.

Un an après leur mariage, je naquis.

Cinq ans après, mon père déposait une demande de divorce. En l'absence de ma mère.

Peu de temps après, il partait pour l'Amérique au bras d'une nouvelle épouse.

– Qu'est-ce que tu vas faire de tout ça ? me demande Nani en me voyant fourrer ses photos dans une grande enveloppe.

– Les montrer à Ma ! dis-je. Faut l'aider à se souvenir.

– Et si nous passions plus de temps avec lui ? dit Dilip.

Il parle de mon père. Je ne le regarde pas.

Nous sommes au Club, nous attendons l'arrivée de nos amis. Lui boit une bière, moi un rhum-Coca light. Nous commandons à manger : des *dosas* avec des toasts au fromage pimenté.

Dilip n'avait jamais saisi l'importance du Club dans la vie avant de venir s'installer en Inde. Jusque-là, il avait fait de courts séjours chez des amis ou dans la famille, et se faisait trimballer partout en voiture climatisée. Mais pour nombre d'entre nous qui avons grandi ici, la vie a toujours tourné autour du Club. Existe-t-il un autre espace aussi vert, aussi vaste, et en plein centre-ville ? Le bâtiment est un monument en soi, où n'importe quel chauffeur de taxi saura vous mener sans hésiter. En plaisantant, mon grand-père avait coutume de dire que pour lui le chemin de fer n'était pas la seule chose valable que les Britanniques nous avaient léguée en partant : il ne fallait pas oublier ces clubs privés où nous allions faire du sport après l'école, où nos parents et nos grands-parents se retrouvaient, et où nous avons appris à nager. Pour nombre d'entre nous, c'est là que nous avons échangé nos premiers baisers derrière les bougainvilliers sauvages longeant la clôture, assisté à notre premier concert, ou fêté le réveillon du Nouvel An.

Ces dernières années, je n'avais pas beaucoup fréquenté le Club, lui préférant les nouveaux bars, cafés et restaurants branchés qui surgissaient partout dans notre ville. Le Club, je trouvais ça ennuyeux et vieux jeu. Juste bon pour mes grands-parents. Mais dernièrement

j'y suis retournée, et j'aime y retrouver les mêmes personnes, année après année, revoir les mêmes marches fissurées, les mêmes lézardes aux murs, jamais vraiment comblées. Pour moi, le Club a été une valeur constante à des moments difficiles de ma vie. Aujourd'hui, Dilip aussi en est venu à l'apprécier.

Il aime à plaisanter sur le sujet, il dit que la carte du Club a été la dot à payer pour m'épouser.

Sur les tables il y a une cloche pour appeler les serveurs, et l'alcool est bien moins cher qu'en ville. Le jeudi soir, les familles s'installent sur la pelouse pour participer à la tombola, mais disposent aussi de huit tables à l'intérieur de la salle de jeux, rien que pour le rami.

– On pourrait inviter ton père ici, suggère Dilip. Se retrouver au Club. C'est plus relax pour tout le monde.

– Je ne suis pas sûre, dis-je à mon mari, pour simplifier.

Dilip ne peut comprendre qu'en partie les répercussions qui nous tombent dessus, comme un effet domino. C'est comme sa mère qui, pour notre mariage, répétait à l'envi que mon père était mort, sous prétexte qu'expliquer la vérité aurait été trop compliqué. En plus, bien sûr, Dilip aime que les choses s'arrangent. Il fait partie de ceux pour qui chaque problème a une solution. Il va fouiller, creuser, gratter, jusqu'à en trouver une.

– Il n'y a pas à hésiter, reprend-il.

Je comprends qu'il essaie d'être gentil avec moi, donc je le suis à mon tour. Je lui souris, je fais oui de la tête, et Dilip me sourit, persuadé d'avoir fait ce qu'il fallait. En réalité, j'essaie surtout d'avancer, de changer de sujet, de placer la conversation sur un autre terrain avant l'arrivée de nos amis, car cela fait trente-six ans que je n'ai pas connu la paix de l'esprit et que, même en cette nuit clémente, ses quelques marques d'affection ne pourront alléger en moi ce malaise antérieur à notre existence à nous deux, et pour lequel il n'existe aucun remède.

REMERCIEMENTS

À tous ceux qui ont soutenu les versions antérieures de ce livre à Tibor Jones et à l'université d'East Anglia, notamment Neel Mukherjee, Martin Pick et Andrew Cowan. Madelyn Kent, parce que parfois c'est évident, et parfois insaisissable. Kanishka Gupta, Rahul Soni et Udayan Mitra pour le merveilleux travail qu'ils ont effectué pour l'édition indienne de ce livre.

Hermione Thompson, dont la réputation et la gentillesse ne sont plus à démontrer et qui, pour l'édition de ce livre, a fait plus que ce que j'aurais pu en espérer. Simon Prosser et toute l'équipe de Hamish Hamilton, pour avoir cru en cette histoire. Holly Ovenden pour sa remarquable couverture.

Maria Cardona Serra, pour son infatigable soutien à chaque étape. Anna Soler-Pont et toute l'équipe de l'agence Pontas.

Mes amis et ma famille pour leurs encouragements. En particulier Neha Samtani, Sharlene Teo, Kate Gwynne et Manali Doshi.

Nani, pour sa grâce. Bodhi, pour avoir tout changé. Mon mari, pour avoir reconnu ma voix à n'importe quelle page. Mes parents, pour tout ce que je suis.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo